



Corinne BECK et Robert DELORT [dir.], *Pour une histoire de l'environnement*, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 1993, 270 p.

Olivier Faure



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ch/147>

DOI : 10.4000/ch.147

ISSN : 1777-5264

Éditeur

Comité historique du Centre-Est

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 1997

ISSN : 0008-008X

Référence électronique

Olivier Faure, « Corinne BECK et Robert DELORT [dir.], *Pour une histoire de l'environnement*, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 1993, 270 p. », *Cahiers d'histoire* [En ligne], 42-2 | 1997, mis en ligne le 14 mai 2009, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ch/147> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ch.147>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Corinne BECK et Robert DELORT
[dir.], *Pour une histoire de
l'environnement*, Paris, Éditions du
Centre national de la recherche
scientifique, 1993, 270 p.

Olivier Faure

- 1 Ce petit livre dense, d'une lecture passionnante mais souvent difficile est à la fois un manifeste et un premier bilan.
- 2 Un manifeste pour une écohistoire que Robert Delort définit avec ambition comme la science - humaine - de l'espace dans le temps, qui associe l'écologie, science globale des relations de l'organisme humain avec le monde extérieur environnant et d'une histoire qui projette le regard des hommes du présent sur le passé, non seulement des hommes mais aussi de la nature, des plantes et du climat. Aussi faut-il, selon lui, bien séparer cette écologie historique dont il est question ici de l'histoire de l'écologie, l'histoire des animaux de l'histoire de la zoologie. Robert Delort fait donc du saumon, de la baleine et des dauphins des personnages historiques qui attendent encore leurs historiens. Même si l'on peut trouver l'affirmation provocatrice et penser que l'historien n'a à s'intéresser à l'animal que dans la mesure où sa présence explique des choses humaines, on ne peut que souscrire au raisonnement d'ensemble : " on ne peut réfléchir à l'histoire des hommes en faisant comme si ils étaient toujours les mêmes dans un milieu naturel réputé immuable et comme si les deux évoluaient de façon indépendante ".
- 3 Le bilan est celui d'une action thématique programmée devenue programme interdisciplinaire de recherche menée entre 1986 et 1991 et dont l'ouvrage présente les brefs résumés des rapports des 31 équipes sélectionnées. Si ce choix permet d'avoir un aperçu de l'immense variété des thèmes, des méthodes et des terrains, il oblige à passer toutes les dix pages de la Mésopotamie du néolithique aux Pyrénées du siècle dernier et

de la dendrochronologie à la polynologie. De plus, les résumés sont si succints qu'ils sont d'une allusivité extrême qui les rend parfois incompréhensibles. Comme l'histoire est bien minoritaire face à la géomorphologie, la sédimentologie et autres disciplines scientifiques, le lecteur littéraire est bien souvent à la peine. Dans nombre de communications l'homme est tellement absent que l'historien se demande s'il a encore une place dans cette éco-histoire Il est même parfois excédé lorsqu'il entend parler sans précision ni définition " de mentalité écologique munie d'un enracinement historique inattendu " ou lorsqu'il lit que " très tôt [mais quand ?], l'homme [mais lequel ?] a cherché à stabiliser de nouvelles terres ". Malgré cela, l'historien a tout intérêt à poursuivre la lecture. Il découvrira des thèmes passionnants et inconnus, des remises en perspectives et des pistes archivistiques.

- 4 Comme les littoraux et les eaux continentales occupent la moitié de l'ouvrage, sans compter l'étude d'autres milieux marqués par la présence de l'eau, on ne s'étonnera pas de la place que les marais, les étangs et les activités qui gravitent autour tiennent dans ce compte rendu. De plus ces milieux sont ceux dans lesquels les interdépendances homme nature sont les plus poussés et les plus lisibles. Les marais sont un monde fascinant : il s'y met en place des institutions particulières - les syndicats de marais - ; l'économie y est cyclique, faisant alterner l'exploitation du sel, l'élevage du poisson, l'agriculture classique ; l'aménagement est écartelé entre les dangers de l'inondation et ceux de l'envasement, entre les intérêts extérieurs de type commercial et les usages locaux tournés vers l'équilibre du groupe. L'étang, comme celui des Vosges du Sud ou de la Brie n'est pas moins riche d'enseignement. Développé au XIV^e siècle pour élever carpes et brochets, il décline depuis longtemps sous l'effet de la déprise humaine et depuis peu sous l'effet de l'enrésinement qui rend ses eaux plus acides, plus rares - sous l'effet de l'évapo-transpiration - et moins poissonneuses à cause de l'affaiblissement du rayonnement solaire. Après le marais et l'étang, le cours d'eau est lui aussi un milieu de vie qui se prête bien à une démonstration des interrelations homme nature. Ainsi, les torrents des Alpes sont pacifiques jusqu'au XIV^e siècle, plantés de moulins, franchis par de nombreux ponts, bordés d'opulentes cultures avant de devenir des milieux répulsifs. Si les cours d'eaux ont influencé la vie des hommes, ceux-ci se sont vengés en les endiguant, en réduisant leur charge avec l'extension progressive des surfaces toujours en herbe et l'extraction des granulats, les contraignant à s'enfoncer de plus en plus à la recherche d'un nouveau profil d'équilibre. Ainsi sont-ils devenus plus impétueux et plus étrangers aux riverains. Les rivières sont aussi des lieux de pêche et d'élevage des saumons dont on dit, sûrement à tort qu'ils étaient si nombreux au Moyen Âge que certains ouvriers refusaient d'en manger plus de trois fois par semaine... La forêt est un milieu un peu mieux connu de la jeune éco-histoire : les phénomènes de dégradation dus à la surexploitation pour la métallurgie et au surpâturage expliquent largement le recul de la couverture forestière mais aussi les modifications de sa qualité - de la futaie au taillis - et de ses espèces - du sapin au chêne sessile comme le montre très bien JP Métailié pour les Pyrénées.
- 5 Non seulement les forêts, mais aussi les rivières et les marais sont, depuis plus longtemps qu'on ne l'imagine, l'objet d'une politique centralisée qui vise tout à la fois à les dompter, à les réduire et à les protéger. À la suite de l'ordonnance forestière de 1669, s'ouvre un très long combat entre les administrations - les Eaux-et-Forêts, la louveterie, les Ponts-et-Chaussées - leurs agents - les gardes-bois - et les collectivités locales soucieuses de défendre les droits d'usage mais aussi une forme d'économie agro-pastorale que remet en cause la politique de reboisement menée en particulier par

les services du RTM - restauration des terrains de montagne - dont on apprend au passage qu'il date de la fin du siècle dernier, et non des années 1960 comme on pourrait le penser à tort. Les combats sont parfois homériques comme dans les Pyrénées où se tient, outre la guerre des demoiselles, le congrès de Prades contre le reboisement. Même conflits farouches en Vendée entre les grands propriétaires fonciers soucieux d'étendre les terres cultivées pour limiter l'exode rural et les petits propriétaires défenseurs d'activités traditionnelles comme la cueillette du goémon nécessaire complément de leurs productions. Dans le sillage des conflits d'intérêt surgissent aussi des images antagonistes de la nature qui rendent les compromis difficiles. Ainsi, à Rennes au XVIIIe siècle, les autorités lisent les eaux stagnantes dans le registre médico-social des miasmes dangereux alors que les artisans teinturiers les analysent en terme de " donné naturel bénéfique à l'industrie ".

- 6 Tous ces épisodes auxquels les résumés édités ici ne peuvent que faire allusion, laissent entrevoir la richesse des archives encore méconnues des Eaux-et-Forêts, des Ponts-et-Chaussées, des syndicats de marais, des sociétés de forage. Des matériaux multiples, des questions nombreuses qui montrent que la gestion de l'environnement et les conflits qu'elle suscite ne sont pas seulement d'aujourd'hui. De quoi peut-être relativiser les angoisses contemporaines sur le destin de la planète. Sauf lorsqu'il perd l'homme de vue et s'enfonce dans l'illisible, ce livre est un plaidoyer convaincant pour l'étude d'un aspect méconnu mais important de l'aventure humaine.